



FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS 2017

13 sept - 31 déc

DOSSIER DE PRESSE FORCED ENTERTAINMENT *Real Magic*

Service presse :

Christine Delterme - c.delterme@festival-automne.com

Lucie Beraha - l.beraha@festival-automne.com

Assistées de Raphaëlle Le Vaillant - assistant.presse@festival-automne.com

01 53 45 17 13



CARAVAN



FORCED ENTERTAINMENT

Real Magic

Mise en scène, **Tim Etchells**

Conception et interprétation, Jerry Killick, Richard Lowdon et Claire Marshall // Avec la contribution de Robin Arthur et Cathy Naden Lumières, Jim Harrison // Scénographie, Richard Lowdon // Musique électronique et montage son, John Avery // Loops, Tim Etchells // *Grave*, issu de la *Fantaisie n°7* en si bémol majeur de Telemann (interprétation Aisha Orazbayeva)

Production Forced Entertainment // Coproduction PACT Zollverein (Essen) ; HAU Hebbel am Ufer (Berlin) ; Künstlerhaus Moustonturm (Francfort-sur-le-Main) ; Tanzquartier Wien ; Attenborough Centre for the Creative Arts - University of Sussex et the Spalding Gray Consortium - On the boards (Seattle) ; Performance Space 122 (New York) ; Walker Art Center (Minneapolis) ; The Andy Warhol Museum (Pittsburgh) Coréalisation Théâtre de la Bastille (Paris) ; Festival d'Automne à Paris Spectacle créé le 4 mai 2016 à PACT Zollverein (Essen)

« La télévision trash rencontre Beckett », avait titré la presse. Drôle et troublant, *Real Magic*, le dernier spectacle du collectif anglais Forced Entertainment, prend trois acteurs au piège d'une scène sans cesse répétée et transformée, où l'imagination règne.

Sur fond de rires et d'applaudissements enregistrés, les personnages de *Real Magic*, tout droit sortis de l'univers des jeux télévisés ou d'un cabaret absurde, doivent deviner une réponse qui leur échappe. Au fil du spectacle, ils échangent rôles, places et costumes avec une ingéniosité comique qui met à l'honneur la culture pop - non sans une dose de second degré. La compagnie fondée en 1984, originaire de Sheffield, n'en est plus à son coup d'essai à Paris. Régulièrement invitée par le Festival d'Automne à Paris, elle multiplie les propositions surprenantes. Son nom en forme d'oxymore, « divertissement forcé », le dit bien : sous l'égide de son directeur artistique, Tim Etchells, la troupe aime à amuser le public tout en interrogeant le sens de ce qu'il voit sur scène. Achievé dans les semaines qui ont précédé le vote du Brexit en 2016, *Real Magic* parle en creux du monde dans lequel Forced Entertainment crée. À travers cette partie « où il n'y a que des perdants », ce sont aussi les miroirs aux alouettes du capitalisme à l'ère de Trump qui sont visés. Le jeu, sur scène comme dans la vie, est faussé : Forced Entertainment s'y adonne joyeusement, mais avec lucidité.

THÉÂTRE DE LA BASTILLE

Lundi 18 au dimanche 24 septembre

Lundi au samedi 20h, dimanche 17h, relâche jeudi

15€ à 25€ / Abonnement 11€ à 18€

Durée : 1h30 - Spectacle en anglais surtitré en français

Contacts presse :

Festival d'Automne à Paris

Christine Delterme, Lucie Beraha

01 53 45 17 13

Théâtre de la Bastille

Irène Gordon-Brassart

01 43 57 78 36 | igordon@theatre-bastille.com

ENTRETIEN

Tim Etchells

Quel a été le point de départ de *Real Magic* ?

Tim Etchells : Le spectacle est né d'improvisations très ouvertes en studio. Nous partons rarement d'une idée thématique, et nous ne savons pas en général au début d'un projet en quoi il va consister, ou quelle forme il va prendre. On a essayé des choses très différentes avant de réaliser que nous étions attirés par beaucoup de boucles fermées – certaines composées seulement de mouvement, d'autres contenant du texte. Ces fragments étaient très différents les uns des autres, et nous avons cherché un moyen de les combiner. Au final, nous nous sommes concentrés sur la scène principale qui est au cœur de *Real Magic*. Le reste s'est organisé autour d'elle.

En quoi consiste cette scène centrale ?

Tim Etchells : C'est un fragment de quelque chose qui ressemble à un jeu télévisé, ou peut-être un numéro de télépathie dans un spectacle de cabaret. L'un des acteurs joue le présentateur, le deuxième un assistant, et le dernier un concurrent, ou quelqu'un qui aurait été appelé dans le public. Le concurrent doit deviner le mot auquel l'assistant est en train de penser. Il a trois chances, et la première fois qu'on le voit, il ne donne que des réponses fausses. Les acteurs échangent ensuite leurs places, et au fil du spectacle, cette scène s'amplifie et se contracte de différentes manières : son poids, son ton changent. En regardant les différentes variations, on se demande si le concurrent va finir par donner la bonne réponse. C'est la première fois que nous avons un moment de tension dramatique de ce type dans l'un de nos spectacles, parce que nous n'avons jamais vraiment été attirés par ce suspense. Mais nous y revenons sans arrêt ici, parce que ce moment de décision est fascinant, et change au fil du spectacle. La question est la suivante : peuvent-ils échapper à cette structure qu'ils ont créée eux-mêmes ? Sont-ils capables de relever ce défi impossible ?

La pièce a été décrite comme « un jeu télé où il n'y a que des perdants ». Est-ce que c'est une description qui vous semble appropriée ?

Tim Etchells : Je l'aime beaucoup. Au cœur de la pièce, il y a cette idée de défaite, d'un jeu qui est truqué, d'une certaine manière. On ne peut pas en sortir. C'est aussi un jeu qui recèle suffisamment de plaisir en soi pour tous les joueurs, ce qui les encourage à ne pas en changer les paramètres. C'est une métaphore, évidemment. Peut-on changer les choses, et si c'est impossible, pourquoi ?

L'idée de répétition est au cœur de votre travail depuis longtemps. Quel rôle lui attribuez-vous ?

Tim Etchells : Pour moi, répéter des choses permet de les jouer et d'essayer de les comprendre. Derrière chaque acte théâtral, il y a ce désir de comprendre quelque chose en se plaçant à l'intérieur. Pour moi, le fait de répéter un point est lié à l'idée qu'il n'a pas été complètement compris la première fois. Très tôt, nous avons monté des spectacles où nous travaillions sur cette idée de revenir à un texte, à un moment, à une idée comme dispositif. Si je reviens encore sur cette scène, sur ce geste, est-ce que je peux mieux les comprendre ? Quelles sont les différentes manières de les comprendre ? Dans le drame classique, on a en général des personnages qui essaient de résoudre un

problème, présenté de manière narrative. Pour nous, il s'agit plutôt de partir d'un groupe d'acteurs qui sont obsédés par un certain texte ou par certaines images. On les voit y revenir pour aller au fond des choses.

Les interprètes ont une grande part d'initiative dans ce processus. Quelles qualités recherchez-vous chez eux ?

Tim Etchells : Ils ont effectivement beaucoup de responsabilité, et les acteurs de la compagnie ont toujours deux yeux : une compréhension immédiate de ce qu'ils sont en train de faire, mais également une capacité à anticiper différentes possibilités structurelles. Ils ont à la fois une casquette d'interprète et une casquette de compositeur ou d'auteur, c'est-à-dire qu'ils ont tous les enjeux plus larges de la scène ou de la pièce en tête, et naviguent sans cesse entre ces différents niveaux de compréhension. Souvent, au milieu des répétitions, nous travaillons avec deux ou trois versions très différentes de la pièce : le processus de travail sert à détecter quelles sont les routes ou les structures possibles.

Est-ce que vous fixez la structure finale vous-même, ou s'agit-il d'une décision collective ?

Tim Etchells : C'est une décision collective. Je préfère arriver à des décisions plutôt que les prendre. Au fil du temps, nous arrivons en général à un point où ce qu'il faut faire devient clair, parfois par élimination. Nous disons de nous-mêmes en plaisantant que nous essayons toutes les mauvaises idées d'abord, et que lentement, nous finissons par arriver aux bonnes. Notre capacité à passer par le chemin le plus long pour arriver à quelque chose de très simple est une source d'amusement et, parfois, de frustration. Mais c'est une manière d'arriver au cœur de quelque chose.

Comment maniez-vous la citation dans ce travail ?

Tim Etchells : Nous travaillons surtout à partir de citations indirectes et de références. *Real Magic* rappelle un jeu télévisé ou une séance d'hypnose, mais aucun en particulier. Nous intégrons souvent des éléments venus de la culture pop, du cinéma, de la télévision, d'Internet. Nous travaillons également de temps en temps avec un texte important, comme *Douleur exquise* de Sophie Calle ou *The Notebook* d'Agota Kristof, que nous avons joué au Festival d'Automne l'année dernière. Mais nous utilisons surtout des références pop relativement insignifiantes : notre instinct est de prendre quelque chose qui semble léger, mineur, et de le transformer d'une manière qui lui donne un poids et un impact.

Le public est-il invité à participer pendant *Real Magic* ?

Tim Etchells : Pas directement. Les spectacles exigent et offrent souvent une forme de participation par l'imagination du public, de différentes manières. Dans certains spectacles, le public est invité à visualiser les choses : nous travaillons beaucoup sur l'idée du langage comme manière de créer des images et des actions. Dans d'autres spectacles, la présence du public comme caisse de résonance éthique et politique face à ce qui se passe sur scène est très importante. Dans *Real Magic*, du fait de ce retour constant au point de crise, la réponse à la question, les spectateurs se retrouvent impliqués dans cette tension.

Comment avez-vous choisi le titre ?

Tim Etchells : Pour être honnête, il s'agit de l'un de ces spectacles où le titre est arrivé bien avant le contenu. Au final, il est très approprié, parce qu'il évoque la possibilité d'une transformation, d'un changement, de quelque chose d'extraordinaire. Est-ce que cette personne va réellement réussir à lire dans les pensées de quelqu'un d'autre ce soir ? Ou est-ce que la magie tient plus à la structure de la machine qui les tient, ainsi que nous, les spectateurs ?

Beckett et le théâtre absurde vous ont-ils inspiré, de ce point de vue ?

Tim Etchells : Il y a clairement un lien, notamment à travers les pièges dans lesquels Beckett enferme souvent ces personnages. La différence tient peut-être dans le fait qu'ici, c'est une crise de représentation et de re-représentation qui les tient. Ils sont moins coincés dans un monde, un endroit réel, que dans un épisode, dans l'acte même de répétition et de retour.

Quel rôle l'actualité politique a-t-elle joué dans la création ?

Tim Etchells : Nous avons achevé *Real Magic* dans les semaines qui ont précédé le vote du Brexit, et la tournée a commencé dans le contexte de l'élection de Donald Trump. Il me semble que le spectacle est intimement connecté à cette situation, à ces processus politiques qui sont si difficiles à comprendre. On aimerait pouvoir casser le système pour empêcher ces événements mais nous sommes tous dedans, et ça continue. Bien que les campagnes en question, celles du Brexit et la présidence de Trump, soient marquées par le mensonge et la tromperie, il reste impossible de lutter contre cette machine. Tout cela sous-tend le spectacle. Il n'y a aucune référence explicite aux situations en question, mais tous les spectateurs qui l'ont vu évoquent spontanément le capitalisme actuel : l'idée que nous sommes pris dans un système qui autorise une certaine marge de manœuvre, de mouvement, mais où il semble si difficile de réellement changer quoi que ce soit.

Réagissez-vous en même temps au contexte économique ?

Tim Etchells : Oui, je pense. Le spectacle revient sans cesse à cette idée de gagner : sois un gagnant, pas un perdant... L'une des réponses que les concurrents répètent est « Argent ». Or c'est toujours la mauvaise réponse.

Est-ce que c'est une pièce sans espoir, pour vous ?

Tim Etchells : On peut facilement juger que tout est bloqué ou empêché dans *Real Magic*, ce qui donne l'impression que le spectacle est négatif ou traumatique. Ces aspects-là peuvent ressortir, mais il y a aussi une notion de plaisir dans la pièce. Les interprètes sont d'une inventivité infinie dans leur capacité à reprendre la même scène, à chaque fois de manière différente. On peut penser par moments que la scène a été épuisée, mais l'instant d'après, quelqu'un introduit un décalage, amène une énergie différente à un endroit ou à un autre, et soudain on a l'impression de voir ce qui se passe pour la première fois. Malgré son pessimisme, il s'agit d'une célébration ludique et joyeuse des multiples moyens d'habiter cette structure. Elle est étouffante, mais les interprètes en font un espace de liberté.

À l'image du nom de la compagnie, *Forced Entertainment* (« divertissement forcé »)...

Tim Etchells : Ce nom est arrivé très tôt, et nous ne savions pas à l'époque à quel point il allait devenir un manifeste utile pour notre travail. Il s'est révélé très juste, du fait de cet équilibre que nous cherchons entre d'une part quelque chose de séduisant, et d'autre part une critique, une forme de déstabilisation de la structure, du théâtre lui-même.

***Forced Entertainment* existe depuis plus de trente ans maintenant. Comment votre travail a-t-il évolué au fil du temps ?**

Tim Etchells : Il est devenu de plus en plus lié à la dimension vivante du spectacle. Au début, nous disions souvent que nous aurions préféré faire des films, et nous aimions l'idée de maintenir une certaine distance avec le public, de nous cacher derrière la musique, dans un autre monde. Progressivement, les lumières se sont rallumées, et nous nous sommes rapprochés des spectateurs. Quand je regarde nos premières pièces aujourd'hui, je crois que nous étions un peu effrayés par la situation. Aujourd'hui, le dialogue avec le public, l'idée de construire une relation vulnérable et franche avec lui nous intéresse beaucoup plus. Tous nos spectacles fonctionnent différemment, mais nous revenons sans cesse à cette forme de fragilité.

Propos recueillis par Laura Cappelle

BIOGRAPHIE

Dirigée par l'artiste et auteur Tim Etchells, **Forced Entertainment** est une compagnie de théâtre fondée en 1984, à Sheffield. Fruits d'une association artistique unique entre ses six membres fondateurs, les projets de la compagnie portent une attention particulière à la performance mécanique, au rôle du public et aux mécanismes de la vie urbaine contemporaine.

Provocants et joyeux, leurs spectacles bousculent les conventions et les attentes du public, tirant leurs influences aussi bien du théâtre que de la danse, la performance, la musique et les formes d'expression populaire telles que le cabaret ou le stand-up. Du duo intimiste à la grosse production aux effets spectaculaires, les membres de Forced Entertainment conçoivent leurs projets dans un travail collaboratif, mêlant improvisations, écriture, discussions et répétitions.

Outre leurs spectacles, installations, expositions, vidéos et livres, ils sont également à l'origine d'une série de performances improvisées initiée dès le début des années 1990. Ces improvisations d'une durée comprise entre 6 et 24 heures ont joué un rôle clé dans leur parcours.

Parmi leurs travaux les plus récents figurent *The Thrill of it All* (2010), *Tomorrow's Parties* (2011), *The Coming Storm* (2012), *The Last Adventures* (2013), *A Broadcast / Looping Pieces* (2014), *The Possible Impossible House* (2014) et *Complete works : Table Top Shakespeare* (2016). En 2016, la compagnie reçoit le Prix International Ibsen pour l'ensemble de son œuvre.

« Tout notre travail pose la question de ce que le théâtre est aujourd'hui, comment il peut parler aujourd'hui, comment il peut entrer en contact avec les publics d'aujourd'hui. Pour nous le théâtre est toujours une forme de négociation, quelque chose qui se nourrit de son immédiateté, des conversations et des débats qu'il peut soulever. » - Tim Etchells

www.forcedentertainment.com

Forced Entertainment au Festival d'Automne à Paris :

2010	<i>The Thrill of It All</i> (Centre Pompidou)
2012	<i>The Coming Storm</i> (Centre Pompidou)
2016	<i>The Notebook</i> (Théâtre de la Bastille)





156, rue de Rivoli 75001 Paris
Renseignements et réservation 01 53 45 17 17
www.festival-automne.com